Les forces



Alphonse Beauregard

1912

 © Poeticus 2014 - 2026

© Poeticus 2014 - 2026

L'auteur

Alphonse Beauregard



Alphonse Beauregard, né le 5 janvier 1881 à La Patrie (au Québec), est un poète québécois. Peu après avoir été élu président de l'école littéraire de Montréal, il meurt asphyxié au gaz le 15 janvier 1924 à Montréal.

 © Poeticus 2014 - 2026

Concordances

Le même triste accent vient toujours des rapides,
Toujours les mêmes flots font le même circuit
En recueillant le rêve et l'espoir dans leurs rides.

Je l'ai senti déjà le vent de cette nuit ;
Il conserva mes paroles et les répète,
Et de naïfs couplets renaissent avec lui.

Un firmament connu resplendit sur ma tête.
Les étoiles de l'an passé sont de retour ;
Le souvenir des temps éclaire la planète.

Mon âme d'autrefois ressuscite à son tour,
Et comme une eau qui part avec d'aimables rides,
Calmée elle reprend son doux rêve d'amour.

Son accent reviendra, triste, dans les rapides.

© Poeticus 2014 - 2026

Des montagnes très loin

Des montagnes très loin paraissent toutes proches.
La grève se déroule à l'ombre des sapins,
Et la haute marée ensevelit les roches.

Les astres allumés par l'homme sont éteints.
Le blanc navire tranche avidement l'écume
Qui s'enfonce et renaît en bizarres dessins.

La carène, les ponts, les mâts sont une enclume
Que le piston, fou de chaleur, frappe à grands coups
Comme pour se venger du mal qui le consume.

L'azur du ciel se mire au cristal des remous,
Le vent fait onduler la plaine d'améthyste,
Et l'horizon recule, immense, devant nous.
Je suis seul, toujours seul, c'est trop grand, je suis triste.

© Poeticus 2014 - 2026

Elle et moi

Elle et moi tout en blanc, cheveux à l'air, bras nus,
C'est peut-être le sport ardemment soutenu
Qui nous fit rechercher à cet endroit de l'ombre.
Ou c'est quelque savant et mystérieux nombre
Qui dans le mois de juin, le plus vert de l'été,
Attire l'un vers l'autre, avec dextérité,
Ceux dont l'âge est aussi dans sa fraîche abondance ;
Ou simplement, encor, par ce temps de vacance,
Nous nous étions trouvés ensemble dans ce lieu
Parce que, né poète et bon, le Richelieu
Donnant un coup de faux à travers les érables,
Laissa, pour que ses bords devinssent désirables,
Fleurir des églantiers parmi le foin d'odeur.
Le calme et le gazon créaient de la tiédeur.
Le vent changeait à volonté le jeu des rides.
Chaque rire tranchait sur le bruit des rapides,
Distraitement, d'accord nous tordions en nos doigts
Des tiges. Par-delà le Bassin et les bois
Le soleil, avant de plonger dans son alcôve,
Venait sur l'eau jeter du vert pâle et du mauve.
Nous discutions nos goûts, nous jasions des amis,
Des gars qui, les bons soirs, cherchent femme parmi
Les filles de trois paroisses ; des vieux, des vieilles
Que malgré leurs portraits sur zinc, faces vermeilles,
Nous ne pouvons imaginer autres qu'ils sont.
Oh ! nous la savions bien la mondaine façon
Qui nomme le silence un lèse politesse,
Et les thèmes étaient suivis avec prestesse
Hors un seul, celui-là, certes, le plus joli.
Le soleil flambait, rouge, au-delà de Chambly,
S'abîmant peu à peu happé par le vertige.
Ses nuages cuivrés et bleus nous les aimions.
Eau de moire... vent nul... des silences... grillons...
Et nous tordions toujours entre nos doigts des tiges.

© Poeticus 2014 - 2026

La brume

Le Saint-Laurent, mordu par les souffles d'automne,
S'exaspère. Partout sur le fleuve dément
L'âme des bois brûlés flotte languissamment.
Affolé, mon canot plonge dans l'eau gloutonne.

Pas d'oiseaux. Aucun coup de fusil ne résonne.
Le vaste et lourd brouillard, gris uniformément,
De son opacité cache tout mouvement
Et dans une caverne étrange m'emprisonne.

Verdâtres, turbulents, accourus du chaos,
Avec des bruits de haine autour de moi les flots
Se dressent. On dirait la fureur d'une armée.

Seul et domptant la voile où souffle un vent du nord
Je me crois égaré dans quelque monde mort
Sous l'irrémédiable ennui de la fumée.

© Poeticus 2014 - 2026

La goutte de fiel

Le visage luisant, hâlé, plein de sueurs,
Un journalier courbé sur le pavé rebelle
Le défonce, et le pic, à chacun de ses heurts,
Dans le trou noir, allume une blanche étincelle.

Avec d'impérieux grondements, un auto
Chargé d'éclats de rire et de claires toilettes,
Chargé de luxe à qui la rue est un tréteau,
Passant à son côté de vase le soufflette.

Comme un juste accusé, l'homme se lève droit,
Accentuant du poing le juron qu'il marmonne,
Et suit d'un œil mauvais, si longtemps qu'il le voit
Tout ce faste... et son pic violemment résonne.

© Poeticus 2014 - 2026

La mouette

Aux coups de feu la mouette
N'a pas changé de chemin,
Et sa brune silhouette
Sur le ciel rose et carmin
Se découpe nette.

Par le seul appui du vent
Majestueuse elle plane,
Puis doucement, doucement,
Dans la brume diaphane
S'incline en avant :

Et glisse de telle sorte,
Qu'elle va choir où l'on voit
L'horizon fermer sa porte.
Elle baisse, baisse et choit.
La mouette est morte.

© Poeticus 2014 - 2026

L'arbre mort

Je connais, au fond d'une anse
Où sa maigre forme danse,
Un érable mort,
Mort nous raconte une histoire
De s'être penché pour boire
L'eau claire du bord.

A le voir nu comme un marbre,
L'été, parmi d'autres arbres
Verts et vigoureux,
On dirait que la nature
L'a laissé sans sépulture
Pour un crime affreux.

Plus tard quand tombent les feuilles
Quelquefois il les recueille
Au bon gré du vent ;
Supercherie enfantine
Qui lui rend un peu la mine
D'un arbre vivant.

L'hiver est plus équitable :
Comme lui, le misérable,
Ses frères sont nus,
Et l'homme qui passe ignore
Lequel sera chauve encore,
Le printemps venu.

© Poeticus 2014 - 2026

Le blé despotique

I

Sur l'immensité noire une lumière brille
Et se dirige à la rencontre du steamer
Qui stoppe avec des bruits de vapeur et de fer.
Dans la nuit un sifflet perce comme une vrille.

Attente. Dans un mât s'éteint le signal vert.
La lumière approchant décèle une coquille,
Une barque dansante et qui montre sa quille ;
Elle s'en vient chercher du froment pour l'hiver.

La mer fuyante claque ainsi qu'un pas de charge,
Les marins du hameau saisissent leur butin,
Larguent l'amarre, puis vont jeter l'ancre au large.

Ils y demeureront jusqu'au flux du matin
Le steamer a repris sa vie ambulatoire
Une lumière meurt sur l'immensité noire.

II

A l'ancre, lourdement, une barque ballotte
Rythmique dans son heurt contre les flots. Le poids
De l'océan troublé sonne comme une voix
Qui du fond de la nuit insondable sanglote.

Les trois marins autour du fanal qui tremblote,
Effleurés par le gouffre évocateur d'effroi,
Se laissent pénétrer du néant de leur moi ;
Et, de plus en plus morne, un long silence flotte.

L'heure du flux retarde, il semble, méchamment
Et les hommes, que le froid gagne incessamment
Portent vers leur foyer leur pensée engourdie.

D'un œil fixe où la haine est près d'étinceler.
Ils regardent les sacs mais n'osent pas parler,
Sentant qu'il faut souffrir pour son droit à la vie.

© Poeticus 2014 - 2026

Le passé

Telle qu'une vapeur s'épaississant toujours,
La nuit grave s'étend sur les îles boisées ;
Les plus belles au loin, déjà semblent rasées
Et les rives n'ont plus que de fuyants contours.

A mes pieds, le vent d'est chassant l'onde à rebours,
Courbe les joncs comme autant d'âmes angoissées.
— Veux-tu que nous allions reposer nos pensées
Dans l'ombre qui sera bientôt comme un velours ?

Nous causerons de nos projets, de choses vaines,
De l'avenir, jongleur qu'on dirait les mains pleines,
Mais non pas du passé, c'est terrain défendu.

Le passé surgira de la nuit et des houles,
Et parlera si fort, qu'au retour vers les foules,
Nous resterons muets de l'avoir entendu.

© Poeticus 2014 - 2026

Les joncs

Les joncs frémissent à peine
Sous le doux vent échappé
Des champs de trèfle coupé
Dans les lointains escarpés.
Calmes sous la pure haleine,
Les joncs frémissent à peine.

Les joncs penchent mollement
Leur tige au-dessus de l'onde
Qui chante, la vagabonde,
Les pleurs et le deuil du monde.
Quel morne gazouillement
Berce les joncs mollement.

Les joncs regardent la lune
Qui d'un charme les endort.
Plus d'odeur de trèfle mort,
L'onde cesse les accords
Dont la tristesse importune
Les joncs tout droits sous la lune.

© Poeticus 2014 - 2026

Les vieux canons

Ils sont là huit canons d'archaïque modèle,
Placés négligemment, abandonnés, épars,
Qui, sans s'apercevoir de ce manque d'égards,
Méditent sur la guerre impitoyable et belle.

Ces noirs tubes de bronze ont le tympan rebelle,
L'enclouage brutal les a rendus hagards.
Ils se croient dans la nuit, braqués sur des remparts
Où sonnera dès l'aube une charge nouvelle.

Le fracas agaçant des tramways fouette l'air,
Les soldats autour d'eux font résonner le fer ;
C'est en vain, les vieillards songent dans le silence.

Mais quand la foudre gronde et que brille l'éclair,
Les prenant pour un feu qui réclame vengeance,
Les canons mutilés frémissent d'impuissance.

© Poeticus 2014 - 2026

L'éternel féminin

La montagne portait sa robe d'or bruni,
Or fragile tombant, feuille à feuille, des branches,
Dans le chemin, parmi la foule du dimanche,
Sur les sentiers ombreux et le gazon terni.

Reposés de leur course à travers l'infini,
Et doux, comme l'émoi d'une âme qui s'épanche,
Les rayons du soleil d'octobre, en nappes blanches
Sur le sol déjà froid, versaient un feu béni.

Ce ne fut que le soir, en soufflant ma veilleuse,
Que me vint nettement l'image glorieuse
Dans ses mille détails ternes et rutilants.

J'avais distraitement vu les choses agrestes,
Trop attentif à suivre ou deviner les gestes
D'une fille aux yeux noirs qui ramassait des glands.

© Poeticus 2014 - 2026

L'illusion

C'est un palais à trois tours,
Jaune et rose tour à tour,
D'améthyste, d'émeraude,
De rubis, de marbre blanc,
De glace ou de diamant,
Où la flamme tourne et rôde.

A de simulés assauts
Le palais, lui-même faux,
Répond par de fausses bombes,
Puis, dans un bruit infernal,
Lance au vent du carnaval
Tout son feu comme une trombe.

Et Dieu, pour qui les soleils
Et les torches sont pareils,
Jetant l'œil, par aventure,
Quand s'éteignit le palais,
Fit la moue et dit : « Ce n'est
Qu'un astre en déconfiture. »

© Poeticus 2014 - 2026

L'invitation

Le rythme séducteur nous appelle ; venez
Lui répondre en mes bras, jeune fille inconnue.
Valsons légèrement de tous côtés cernés,
Et qu'en nous la clameur des besoins s'atténue.

Pendant que nous serons ensemble, je ne veux
Ni sonder vos secrets, ni dévoiler mon âme,
Mais simplement pencher mon front sur vos cheveux,
Tourner dans un remous de lumière et de femmes.

Nos corps souples créeront un élégant dessin.
Vous aurez cette joie où le désir subsiste
Et moi, qui sentirai sur mon cœur votre sein,
Je ferai, nonchalant, des rêves doux et tristes.

Je me tairai. Le charme, éventé, peut mourir.
Sans vous connaître mieux après qu'avant la danse,
Je vous dirai : « Merci. » Je n'ai d'autre exigence
Que peupler mon sommeil d'aimables souvenirs.

© Poeticus 2014 - 2026

L'Iroquois

Ainsi qu'en embuscade au socle qui l'attache
Et nu, comme autrefois ses aïeux au désert,
L'Iroquois belliqueux ranimé par Hébert,
Dans sa main de vaincu brandit toujours la hache.

Sous la pluie et la neige, impassible, il revoit
Les pirogues dansant de rapide en rapide,
Les poteaux de torture et les scalpes humides,
Les chasses des tribus maîtresses dans les bois.

Le désir grandissant de la ville fumeuse
D'étouffer l'île entière en ses bras d'octopus,
Et la clameur de la cohue ambitieuse,
Sur sou masque de bronze impriment un rictus.

Il est vengé. Plutôt qu'errer dans la montagne,
Libres, indépendants du travail odieux,
Après s'être emparé d'un pays giboyeux,
Ses vainqueurs en ont fait, pour eux-mêmes, un bagne.

© Poeticus 2014 - 2026

Marine

L'eau terne enserre les dragues
Dans un bassin de mercure
Où nage, sombre teinture,
La fumée aux gestes vagues.

Régulière, la fumée
Cherche à tâtons le ciel morne,
S'arrête et crée une borne.
C'est ma vue accoutumée.

Les pinces des dragues plongent,
Avec un bruit diabolique,
Dans le bassin métallique
Qu'incessamment elles rongent.

Fleuve et ciel sont uniformes.
C'est à perdre l'équilibre
Et voir dans l'espace libre
Creuser les engins énormes.

© Poeticus 2014 - 2026

Messe de minuit

Chapelets, bruits de pas, accès de toux, murmures...
Des légions d'ave s'en vont heurter au ciel.
L'orgue joue en sourdine un antique noël
Et le peuple, tout bas, répète les mesures.

Ils reviennent couverts de nouvelles blessures
Ceux qui de l'an dernier espéraient tant de miel,
Et gagnés par la crèche, offrent à l'Eternel
L'encens de leur espoir en ses bontés futures.

Noyé de luxe en son berceau de mendiant
Que veillent les bergers et les rois d'orient,
L'enfant divin sourit, du fond de son étable.

Désespérant tableau du sort inévitable,
Là naissance et bonheur ; en même temps je vois :
« Onzième station : Jésus mis sur la croix. »

© Poeticus 2014 - 2026

Pâle d'une pâleur immuable

Pâle d'une pâleur immuable et sereine,
Et le buste à demi-découvert, une enfant,
Une blonde aux traits purs gît sur le marbre blanc
Où ses cheveux bouclés tombent comme une traîne.

Près d'elle un homme assis, la main sur le menton,
Regarde fixement quelque part, dans le vide.
Un crâne symbolique à l'air louche et stupide
Grimace, environné d'outils et de flacons.

Sur la morte s'épand un bleu rayon lunaire
Venant d'une fenêtre invisible. Les murs
Vaguement dessinés avec leurs coins obscurs,
Recèlent, on dirait, les apprêts d'un mystère.

L'homme armé du scalpel, pour d'autres, tentera
D'arracher à la mort le secret de la vie ;
Imitant la nature où naît et renaîtra
Un monde toujours neuf sur des forces taries.

© Poeticus 2014 - 2026

Sonnet impressionniste

Quelle âme revêtir dans cette forêt vierge
Qui va, grimpant les monts, au ciel donner assaut,
Où la terre a gardé l'empreinte d'un sursaut
Par quoi, depuis des temps fabuleux, elle émerge.

Arrière fatuité, loin de moi rire sot
Que l'on promène au bal, dans la rue ou l'auberge.
Comme si j'explorais quelque nouvelle berge,
J'aurai l'âme qui sied en face d'un berceau.

Ce bois évocateur de l'humaine origine,
Où la hache, plus tard, sonnera la ruine,
Ecrira ma devise : Espérance et regret.

Si ma chair tremble et crie en la montée abrupte,
J'accuserai ma chair plutôt que la forêt ;
Je serai désormais plus fort aux jours de lutte.

© Poeticus 2014 - 2026

Sonnet impressionniste (2)

J'avance, la nuit vient ; tout le rouge et le vert,
La gamme chromatique où le jaune domine,
Se sont changés en noir depuis que je chemine,
Et la brise s'exerce aux rafales d'hiver.

Quel trou miraculeux pour bâtir un enfer !
Il a, plein de vapeur, déjà l'air d'une usine,
Et Satan cueillerait alentour sa résine.
Il me semble qu'ici des hommes ont souffert.

J'ai frisson. Est-ce un arbre ou quelque bête fauve
Qui se profile sur la cote demi chauve ?
J'irai ; mieux vaut risquer que retourner là-bas.

Je sens ce geste plus frondeur que téméraire.
C'est se dire, escomptant son bonheur ordinaire :
Peut-être je mourrai, mais je ne le crois pas.

© Poeticus 2014 - 2026

Sonnet impressionniste (3)

La nuit avec ses mains d'insidieux génie,
Jumelle du néant sardonique et blasé,
Hier, la nuit, qui tient le sarcasme aiguisé,
Délaya dans mon cœur la morgue et l'ironie.

Alphabet primitif, simple mnémotechnie.
Au clair soleil, je vois dans ce mont hérissé
La houle que figea le globe un peu lassé,
En mémoire de son effroyable insomnie.

Confusion des verts, des rouges et des ors,
Fol enchevêtrement de plantes, d'arbres morts,
Pas un seul tronc qui n'ait sa cour : Exubérance.

Richesse du présent, gloire de l'avenir,
Dans la terre, bientôt, ces couleurs vont s'unir
Et tisseront l'or pur des moissons : Espérance.

© Poeticus 2014 - 2026

Sonnet impressionniste (4)

Les haches sonnent dur, le sol est presque nu,
A la terre, les gels d'automne se font rudes.
— Amante qui chassa l'amant par lassitude,
Et souffre, tant qu'un autre amour n'est pas venu.

Douleur inhérente aux changements d'habitude !
Plein de souches et maigre auprès du mont charnu,
Un coteau que la faim de l'homme a reconnu
Montre des crocs géants aux riches altitudes.

Doute cuisant. Un tel chaos de bois brûlé,
Ces ronces et, plus loin, la baissière glaçante
Seront-ils un berceau propice au tendre blé ?

Et sur la forêt haute, auguste et menacante,
Une telle beauté tombe du ciel en feu :
Que le blé me parait en échange bien peu.

© Poeticus 2014 - 2026

Sport

Vingt-quatre champions du jeu national
Sur le pré lumineux se sont formés en ligne ;
Coup de sifflet : la joute encore que bénigne
Accuse à chaque instant un effort plus brutal.

Les fronts sont empourprés, les crosses font du mal.
Sur les bancs de l'estrade une foule trépigne,
S'exalte, acclame, rit, vocifère, s'indigne,
Et quand tombe un jouteur, lance un cri guttural.

Les athlètes rivaux se poursuivent, s'évitent,
Le sang s'échauffe et bout, les bras levés s'excitent.
— Sous un coup traître, un des hommes s'est écrasé.

Du sport ? Tous les aïeux rugissent face à face.
Et sur les durs gradins et sur le champ rasé
Flotte l'acre senteur d'une haine de race.

© Poeticus 2014 - 2026

Un corbillard passe

Voici la mort dans son faste lourd.
Un corps de plus qu'il faut engloutir !
Et la coutume, avant d'en finir,
Veut qu'on le traîne insensible et sourd,
Vers l'ouragan des notes funèbres
D'un orgue aveugle et fou de ténèbres.

L'orgue gémit sous le noir velours,
On entend des pleurs et des soupirs.
L'enfant de chœur s'amuse à ternir,
Par trop d'encens, le trop faible jour.
Sinistrement grincent les deux câbles
Pour déchaîner un glas formidable.

Les sons du glas deviennent plus sourds,
La pioche creuse un sombre avenir
Où le corps vaniteux va pourrir,
Malgré sa boite aux ornements lourds.
. . . . . .
On n'entend plus qu'un bruit sec de pelle ;
Un peu de boue à d'autre se mêle.

 © Poeticus 2014 - 2026

Sommaire

Sommaire ..... p. 2
L'auteur ..... p. 3
Concordances ..... p. 4
Des montagnes très loin ..... p. 5
Elle et moi ..... p. 6
La brume ..... p. 7
La goutte de fiel ..... p. 8
La mouette ..... p. 9
L'arbre mort ..... p. 10
Le blé despotique ..... p. 11
Le passé ..... p. 12
Les joncs ..... p. 13
Les vieux canons ..... p. 14
L'éternel féminin ..... p. 15
L'illusion ..... p. 16
L'invitation ..... p. 17
L'Iroquois ..... p. 18
Marine ..... p. 19
Messe de minuit ..... p. 20
Pâle d'une pâleur immuable ..... p. 21
Sonnet impressionniste ..... p. 22
Sonnet impressionniste (2) ..... p. 23
Sonnet impressionniste (3) ..... p. 24
Sonnet impressionniste (4) ..... p. 25
Sport ..... p. 26
Un corbillard passe ..... p. 27

 © Poeticus 2014 - 2026